

Dimanche après la pluie

Étienne Lalonde

Numéro 128, février 2011

Arbres

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/64585ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Éditions Triptyque

ISSN

0225-1582 (imprimé)

1920-9363 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer cet article

Lalonde, É. (2011). Dimanche après la pluie. *Moebius*, (128), 21–24.

ÉTIENNE LALONDE

Dimanche après la pluie

Cette peur, forcément, des disparitions. Ce que tu y as vu. Deux petits garçons. L'un à peine plus grand que l'autre. L'à-peine-plus-grand murmurant à l'oreille du pastellement-plus-petit quelques mots d'une chanson que tous deux aiment depuis si longtemps : « Que serais-je sans toi que ce balbutiement [...] Qu'il fait jour à midi, qu'un ciel peut être bleu. » Le premier dit alors au petit que ces mots, ils les a voulus, espérés, également, pour l'amour de sa vie, plus tard ; sans qui rien de cette beauté ne vivrait là, maintenant, à l'intérieur de soi. « Qui parle de bonheur a souvent les yeux tristes. » Au pied du pommier en fleur. La perte, un peu comme tu l'as vue, trop grande, là, dans les yeux d'autres spectres.

*

Et, lorsque l'effacement se fait de plus en plus grand, et que les lieux ou les yeux se remplissent de sable, de poussière ; et que les corps se cherchent et se voient, se voilent, se touchent enfin, presque – mais que tout, clairement, s'en remet à l'oubli –, chacun sait que tout s'anéantira sous peu. Voir au-delà du soleil. Vouloir après les choses. Jusqu'à se promettre de se retrouver, plus loin, quelque part, dans un rêve.

*

Dans ce cas, le tout-petit, qui joue dans la terre, à côté du chagrin, près du grand, et de l'amour de sa vie, donc ; au pied du pommier en fleur, est probablement de ce rêve. Le rêve est rêvé là. Un peu de chacun, séparément, pour

faire le rêve enfin. Pas loin. Dans la lumière du printemps qui se dévêt un peu. Qui laisse de moins en moins de nuit s'étouffer dans le jour où, encore, partout, pour toujours, des gens s'aimeront, s'animeront, auront du plaisir ensemble.

*

Michal a fermé les yeux trop longtemps. Rapidement, il a ramené le chandail sur sa tête.

«Je reviens dans quelques minutes», a-t-il déclaré aussitôt à Vélia, qui cherchait déjà des yeux la porte.

Aller vite vers la porte.

Mais avant de partir, elle a tourné la tête, de manière à voir ce que la bouche de lui pouvait faire encore dans le tissu mouillé.

Un regard en arrière.

Ils étaient assis là, côte à côte, sur le sofa trop long qui ne craignait pas mai.

Le mari de Vélia, lui, debout à la fenêtre, ailleurs.

Il croit simplement que le jour peut passer.

Le soleil amplifié.

Patrick Watson, *The Great Escape*.

«Ne pars pas, Vélia, ne pars pas. Pas par la fenêtre. Cette fois...», de s'écrier, à force.

Maintenant. Se coucher les yeux fermés. Garder les yeux fermés. Exister, un moment.

Elle posa une main sur les yeux de Michal, toujours fermés, par-dessus le coton totalement élimé, et fit un mouvement de la main vers le bas.

« Je ne suis pas encore mort. »

« Donne-moi quelque chose de vrai. »

« Quelque chose qui fait beau, quoi ? »

« Quelque chose. »

« Mais, est-ce que je peux garder mon mode de vie fantôme ? Mon visage dans les limbes ? »

« Oui, d'accord, tant que je resterai là. »

*

« Pauvre bête », soupira enfin Vélia à la vue du corps nu de l'homme sur le lit d'hôpital. « Plus rien ne peut te blesser, ici. » « Pour sûr, je t'embrasserais, mon amour, si tu vivais un peu. »

Mais plus rien n'augmentait pour un baiser, cette fois.

Rien.

Le mari reposait dans un état stable.

Il y avait une puissance. Une manière, encore, de détention provisoire, et puis de mauvais rêves.

Elle savait y échapper. Réfléchir.

Réfléchir, en courant, tandis que Michal existait, pas trop loin.

Les mauvais rêves appuyant sur sa tête comme une inondation.

Tout était encore calme. Pas encore la parole troublée par la circulation du sang. Pas encore le silence solennel du jour dans l'appartement. L'hôpital, en quelques minutes, approfondissait déjà la respiration de son mari qui sombrait dans le sommeil. Loin. Dormir, dormir, pour

l'amour ; le sommeil est encore loin au-dessus de la mort, de ses sourires amers.

Mais le sommeil dura des nuits, des jours.

Mai monta jusqu'au cœur de la femme sinistrée.

Bientôt, les oreilles rapides, le souffle accéléré de Vélia en son spectre s'approcheraient encore de la porte à un doigt. Sans un mot chuchoté.

Avant la porte, le médecin, un interne, avait affirmé, au mieux : « Ça va, il veut seulement dormir. »

Mais il ne dormait jamais.

« Vous le pensez vraiment ? »

« Nous ne pouvons rien espérer de mieux. S'il ne dort pas, du moins, il ne le saura jamais. »

*

« Je n'aime pas les secrets. »

« Moi, je n'aime pas les arbres. Ils font encore beaucoup plus d'ombre sur nous que la plupart des secrets. »

Il lui saisit les mains et, pour un instant, elle le laissa lui serrer les mains comme ça, dans l'ombre coulant des murs.

Quelque chose dans son visage. Pas la tristesse. Pas non plus la pitié. Il n'avait pas franchi les motifs de la rancœur, de la mauvaise foi, encore. Seulement, l'urgence du jour à naître avait pris sa décision quant à la raison pour elle de tant le repousser.

Sa mâchoire inférieure laissait l'air s'infiltrer.

L'amant devait quitter les lieux de ce pas, aussitôt.

« L'hôpital a appelé. Mon mari vient de mourir. »